

## UN POEMA DEL ABUELO VICTOR HUGO

Delma González Duarte

**El arte de ser abuelo** es una antología de poesía lírica en donde Victor Hugo exalta la gracia de los niños, su inocencia (que les otorga algo divino), sus juegos y su lenguaje. En 1877, el poeta vivía con su única familia: sus dos nietos, Georges y Jeanne, hijos de Charles Hugo (muerto en 1871). Victor Hugo había perdido a todos sus hijos excepto Adéla, quien se encontraba recluída en un asilo. Cuando se publicó esta antología lírica, Georges tenía nueve años y Jeanne ocho.

Los poemas de **L'Art d'être grand-perè**, en general, evocan años de la primera infancia, aunque algunos son de carácter temático más amplio. De cualquier manera, las ideas de Victor Hugo acerca de la infancia (aquí y en otros libros) giran alrededor de una concepción muy particular del tema. La niñez, para Hugo, es símbolo de pureza, el niño es el hombre puro y sin mancha; la oración del niño es la más sincera y la que llega directamente a Dios, porque es el ser que viene directamente del Paraíso, cuyo recuerdo aparece en sueños maravillosos; el amor por el niño es el verdadero remedio a las impurezas del hombre adulto; por último, la niñez para Victor Hugo es símbolo de una debilidad que el hombre muchas veces atropella y no sabe respetar.

Recordemos los personajes-niños en su obra. Cosette en **Los Miserables**, los tres niños desamparados en **El noventa y tres**, Léopoldine en **Las Contemplaciones**, Jeanne en **El arte de ser abuelo**. En un libro con el título **Los niños** (1862), Hugo publica textos escogidos sobre el mismo tema. Se dice que Hugo es el “poeta de la infancia” y el

primero en haber tocado el tema a partir de 1830. En una ocasión, Victor Hugo dijo: *“Il y a des hommes qui son faits pour la société des femmes, moi, je suis fait pour la société des enfants”*. (Hay hombres que están hechos para la sociedad de mujeres, yo estoy hecho para la sociedad de niños).

El autor demuestra en sus obras respeto y admiración hacia los niños, y con ellos, todo lo que es frágil, como animales y plantas, pues ellos también están cerca de Dios.

Hasta cierto punto, Victor Hugo idealiza a los niños, quienes, afirma- “aún están ebrios de paraíso”. Cree sinceramente en la inocencia original del hombre (como Rousseau). El abuelo Hugo comparte los juegos de sus nietos, así como su alegría y su libertad. Les enseña a amar y a orar. Las vivencias reflejadas en este poemario. **El arte de ser abuelo**, se basan en recuerdos de su vida.

Georges en su libro **Mon grand-pere** (Mi abuelo), recuerda a Victor Hugo como cómplice de sus travesuras infantiles, recuerda las visitas al parque zoológico, y los cuentos que les inventaba para entrete-nerlos.

En cuanto al estilo poético, Hugo demuestra en este poemario un arte muy moderno (algunos lo comparan con Verlaine, o con los impresionistas). Enumera las sensaciones furtivas del sueño y del inconsciente. Para ello, Hugo rompe con la estructura rígida del alejandrino y el verso se torna más ligero perdiendo la exhuberancia romántica. El genio de Victor Hugo se traduce en una poesía dinámica, llena de imaginación y fantasía, de contrastes y antítesis que le dan unidad a su poesía. El poemario tiene una estructura en cuatro partes, todas con un mismo título, “Jeanne endormie”, lo que demuestra, una vez más, la importancia del sueño del niño.

Ahora bien, todos los aspectos generales se manifiestan en un poema muy interesante llamado “Poeme du Jardin des Plantes” (El poema del Jardín de Plantas), escrito en 1875. El llamado “Jardín de Plantas” es en realidad un parque zoológico, un lugar de paseo para los parisinos. El tema es sencillo: una visita del abuelo con sus nietos al zoológico. Sin embargo, éste no es más que un punto de partida, ya que Victor Hugo prolonga la anécdota en pensamiento filosófico, como lo hace en otros poemas.

A continuación nos permitimos presentar un extracto de “Poeme du Jardin de Plantes”:

## LE POEME DU JARDIN DES PLANTES

*Le comte de Buffon fut bonhomme, il créa  
Ce jardin imité d'Evandre et de Rhéa  
Et plein d'ours plus savants que ceux de la Sorbonne,  
Afin que Jeanne y puisse aller avec sa bonnè;  
Buffon avait prévu Jeanne, et je lui sais gré  
De s'être dit qu'un jour Paris un peu tigré,  
Complétant ses bourgeois par une variante,  
La bete, enchanterait cette ame souriante;*

*Les enfants ont des yeux si profonds, que parfois  
Ils cherchent vaguement la vision des bois;  
Et Buffon paternal, c'est ainsi qu'il rachete  
Sa phrase sur laquelle a trainé sa manchette,  
Pour les marmots, de qui les anges sont jaloux,  
A fait ce paradis suave, orné de loups.  
J'approuve ce Buffon. Les enfants, purs visages,  
Regardent l'invisible, et songent, et les sages  
Tachent toujours de plaire a quelqu'un de reveur.*

*L'été dans ce jardin montre de la ferveur;  
C'est un éden où juin rayonne, où les fleurs luisent,  
Ou l'ours bougonne et Jeanne et Georges m'y conduisent.  
C'est du vaste univers un raccourci complet.  
Je vais dans ce jardin parce que cela plait.  
A Jeanne, et que je suis contre elle sans défense.  
J'y vais étudier deux gouffres, Dieu, l'enfance,  
Le tremblant nouveau né, le créateur flagrant,  
L'infiniment charmant et l'infiniment grand,  
La meme chose au fond; car c'est la même flamme  
Qui sort de l'astre immense et de la petite ame.*

*Ja contemple, au milieu des arbres de Buffon,  
Le bison trop bourru, le babouin trop buffon,  
Des bosses, des laideurs, des formes peu choisies,  
Et j'apprends à passer à Dieu ses fantaisies.  
Dieu, n'en déplaie au prêtre, au bonze, au caloyer,  
Est capable de tout, lui qui fait balayer*

*Le bon goût, ce ruisseau, par Nissard, ce concierge,  
 Livre au sing excessif la forêt, cette vierge,  
 Et permet a Dupin de ressembler aux chiens.  
 (Pauvres chiens!) --Selon l'Inde et les manichéens,  
 Dieu doublé du démon expliquerait l'énigme;  
 Le paradis ayant l'enfer pour borborygme,  
 La Providence un peu servante d'Anaké,  
 L'infini mal rempli par l'univers manqué,  
 Le mal faisant toujours au bien quelque rature,  
 Telle serait la loi de l'aveugle nature;*

*De la les contre-sens de la création.  
 Dieu, certe, a des écarts d'imagination;  
 Il ne sait pas garder la mesure; il abuse  
 De son esprit jusqu'a faire l'oïe et la buse;  
 Il ignore, auteur fauve et sans frein ni cordeau,  
 Ce point juste ou Laharpe arrete Colardeau:  
 Il se croit tout permis. Malheur a qui l'imite!  
 Il n'a pas de frontiere, il n'a pas de limite,  
 Et fait pousser l'ivraie au beau milieu du blé,  
 Sous prétexte qu'il est l'immense et l'étoilé,  
 Il a d'affreux vautours qui nous tombent des nues.  
 Il nous impose un tas d'inventions cornues,  
 Le bouc, l'auroch, l'isard et le colimaçon;  
 Il blesse le bon sens, il choque la raison.  
 Il nous raille; il nous fait avaler la couleuvre!  
 Au moment ou, contents, examinant son oeuvre,  
 Rendant pleine justice a tant de qualités.  
 Nous admirons l'oeil d'or des tigres tachetés,  
 Le cygne, l'antilope a la prunelle bleue,  
 La constellation qu'un paon a dans sa queue,  
 D'une cage insensée il tire le verrou.  
 Et voila qu'il nous jette au nez le kangourou!*

[ . . . ]

*Si bien qu'on ne sait plus s'il faut trembler our rire,  
 Et qu'on croit voir roder, dans l'ombre que déchire  
 Tantôt le rayon d'or, tantôt l'éclair d'acier,  
 Un spectre qui parfois avorte en grimacier.  
 Moi, je n'exige pas que Dieu toujours s'observe,  
 Il faut bien tolérer quelques excès de verve*

*Chez un si grand poète, et ne point se facher  
 Si celui qui nuance une fleur de pecher  
 Et courbe l'arc-en-ciel sur l'océan qu'il dompte,  
 Apres un colibri nous donne un mastodonte!  
 C'est son humeur alui d'être de mauvais gout,  
 D'ajouter l'hydre au gouffre et le ver a l'égout,  
 D'avoir en toute chose une stature étrange :  
 Et d'être un Rabelais d'ou sort un Michel-Ange.  
 C'est Dieu; moi je l'accepte.*

*Et quant aux nouveau-nés,  
 De meme. Les enfants ne nous sont pas donnés  
 Pour avoir en naissant les façons du grand monde  
 Les petits en maillot, chez qui la seve abonde,  
 Poussent l'impolitesse assez loin quelquefois;  
 J'en conviens. Et parmi les cris, les pas, les voix,  
 Les ours et leurs cornacs, les marmots et leurs meres  
 Dans ces réalités semblables aux chimeres,  
 Ebahi par le monstre et le mioche, assourdi  
 Comme par la rumeur d'une ruche a midi,  
 Sentant qu'a force d'être aïeul on est apotre,  
 Questionné par l'un, escaladé par l'autre,  
 Pardonnant aux hambins le bruit, la fiente aux nids,  
 Et le rugissement aux betes, je finis  
 Par ne plus etre, au fond du grand jardin sonore,  
 Qu'un bonhomme attendri par l'enfance et l'aurore,  
 Aimant ce double feu, s'y plaisant, s'y chauffant,  
 Et pas moins indulgent pour Dieu que pour l'enfant.*

En la primera parte recuerda a Buffon, quien fue un naturalista y escritor del siglo XVII, nombrado intendente del “Jardín del Rey” en 1635. Fue Buffon quien modernizó la organización del jardín para hacer de él una especie de museo de los tres reinos de la Naturaleza: vegetal, animal y mineral. Hugo agradece el bien que hizo Buffon al crear un parque zoológico convirtiendo “Le Jardin des Plantes” en un paraíso para los niños. Pero el poeta también alude el estilo literario pomposo y elegante de Buffon. No sin cierto sarcasmo, dice que Buffon logró, gracias a este parque, pasar a la posteridad, ya que como escritor fue todo un fracaso. Hugo describe la felicidad de la pequeña Jeanne, y la de todos los niños, que con sus miradas profundas y rostros llenos de pureza “miran lo invisible y sueñan”:

*Les enfants, purs visages,  
Regardent l'invisible, et songent, et les sages  
Tachent toujours de plaire a quelqu'un de reveur.*

*(Los niños, rostros puros,  
miran lo invisible, y sueñan, y los sabios  
tratan siempre de complacer a alguien soñador).*

Es a los niños, dice Hugo, que deben servir y complacer los sabios. Su humor satírico se hace evidente cuando compara a los osos del zoológico con los “sabios de la Sorbona”, y cuando dice que los animales del parque son lo único que le faltaba a París para completar la sociedad burguesa. Al agradecer entonces a Buffon su feliz idea, Victor Hugo no pierde la ocasión de decir que fue un mal escritor, y que por lo menos ¡algo bueno hizo como administrador del parque!

Luego de presentarnos el lugar, el poeta pasa a situarnos en el tiempo. Se trata del verano, específicamente, el mes de junio. Es una época en que la Naturaleza “brilla, resplandece”, y el parque se muestra en todo su esplendor comparable al “Jardín del Edén”. El abuelo nos aclara que él va al parque, por la simple razón de que sus nietos “lo llevan” y contra la voluntad de los niños “no hay nada que hacer”. En esta segunda parte, hay una profundización en otro tema, que será el centro de interés filosófico y que nos apartará de lo prosaico. Nos anuncia:

*J'y vais étudier deux gouffres, Dieu l'enfance  
(Voy a estudiar dos profundidades, Dios, la infancia).*

En efecto, dos profundidades que parecen oponerse dentro de una gran antítesis que resume al universo: lo infinitamente grande, imponente, incontestable (el Creador) y lo infinitamente pequeño, frágil, encantador (el niño). Esta doble temática que deja planteada aquí, orienta la estructura del resto del poema. Primero, se aboca a “estudiar a Dios”, luego a los “niños”.

Victor Hugo hace un retrato de la Creación. Como su intención, en primera instancia, es la de explicar la obra de Dios, en este caso el mundo animal y vegetal, el poeta busca un sentido a los “contra-sentidos del universo”. Establece comparaciones y se pregunta: ¿por qué tanta diversidad y desigualdad entre los animales y las plantas? Para responder, empieza planteando la antítesis original: el Bien/el Mal,

Dios/el demonio, el Paraíso/el Infierno. Desde el momento en que conviven los contrarios, pareciera que el Creador se ha excedido. De ahí que pone en duda el “buen juicio” de Dios, el “sentido común”, el “límite de su imaginación”, y su “sentido de la medida”. En fin, Hugo se pregunta si Dios es o no razonable. Recordemos aquí que la figura literaria que domina la obra de Hugo es la antítesis, que muestra una lógica fundada en los contrarios y sus correlaciones.

Su filosofía se refleja en estos versos:

*Moi, je n'exige pas que Dieu toujours s'observe  
Il faut bien tolérer quelques excès de verve  
Chez un si grand poète. . .*

*(Yo no exijo que Dios se domine siempre  
Hay que tolerar algunos excesos de entusiasmo  
en un poeta tan grande. . .)*

Y concluye aceptando a Dios tal como es: “*C'est Dieu, moi je l'accepte*”.

Indirectamente, y a través de alusiones a algunos contemporáneos, el poeta demuestra que Dios nos impone sus invenciones extrañas, con lo que a veces nos parece alejarse de la razón. Por ejemplo, Hugo dice que Dios le permitió a Nisard eliminar el buen gusto (Nisard fue un crítico literario y poeta mediocre) a Dupin, le permitió parecerse a los perros (y añade: “pobres perros!”) (Dupin fue un adversario político de Hugo). Por otro lado, Dios permitió contra todo sentido de justicia, que Laharpe sustituyera a Colardeau en la Academia Francesa (recordemos la lucha que libró Hugo para ser electo en la Academia Francesa entre 1836 y 1841). Es así como, con un arte típicamente victorhuguesco, el poeta recurre a la sátira y al humor.

Luego, al referirse a los niños, también pone en evidencia “la ley de los contrarios”. Los niños son dulces y frágiles, pero a la vez, mal educados y “ensordecedores”. En el parque zoológico se da una realidad quimérica: Hugo abuelo se encuentra rodeado de “monstruos” y aturdido por toda clase de “ruidos” que se asemejan al rumor de “una colmena a mediodía”. En medio de ese gran jardín sonoro, el abuelo termina siendo un viejecito enternecido por dos cosas: la infancia y la aurora (es decir, la Naturaleza). Se muestra, al final, indulgente tanto hacia Dios como hacia el niño.

En suma, “Jardin des Plantes” es un poema en el cual Hugo se

expresa con buen humor, ternura, sátira y simplicidad. Se conjugan las impresiones ingenuas de la infancia con una perspectiva profunda de ver el universo. A un niño le agradaría leer el poema, por sus imágenes, por sus sonoridades, y por el tono intimista y humorístico. Sin embargo, no llegaría a comprenderlo por completo dada la profundidad de algunas reflexiones filosóficas que ya hemos considerado.

Vemos en esta dualidad del poema, su riqueza y su valor. El poema es aparentemente prosaico y simple, pero en realidad contiene una síntesis filosófica que responde al Victor Hugo de los últimos años de su vida intelectual.